

**ARTHUR
DE GRAVE**

START-UP NATION

**OVERDOSE
BULLSHIT**

PARCE QUE C'EST NOTRE PROJET


Rue de l'échiquier

AVANT-PROPOS

Le petit livre que vous tenez entre les mains n'est pas une charge de plus contre la culture start-up, ses rituels exotiques, ses maximes de morale qui fleurent bon l'orientalisme de comptoir et son usage immodéré du franglais. Non. D'autres l'ont fait ailleurs¹. Si les start-up vous horripilent, et que vous cherchez un exutoire, allez donc visionner la série *Silicon Valley* sur votre plateforme de SVOD préférée, ou écoutez l'intégrale des chroniques de Guillaume Meurice sur France Inter.

Il faut bien le reconnaître : pour qui ne fait pas partie de l'«écosystème», le startupeur, dans sa déclinaison franchouillarde est un être profondément agaçant. Pourquoi? Serait-ce sa positive attitude, qui contraste trop avec la mauvaise humeur de ses compatriotes, Gaulois réfractaires? Aigreur? Jalousie congénitale? Haine de la réussite? Il y a peut-être un peu de ça, car après tout, la culture start-up est un produit d'importation, et une greffe ne peut pas prendre à tous les coups. Mais il y a plus. C'est que depuis quelques années, le startupeur tricolore, au lieu de gentiment s'occuper de ses petites affaires, se mêle de politique. Symboliquement, et plus si affinités, il s'est mis au service d'un projet de société. Un projet lui-même assez vaguement défini, mais qui a le mérite de porter un nom des plus *catchy* : Start-up Nation. Tout de suite, ça sent la modernité et le nouveau monde à plein nez.

Ne soyons pas injustes : il est possible que pour bon nombre de nos entrepreneurs nationaux, ce qu'il faut bien qualifier de récupération politique de la mode des start-up se soit fait à leur corps défendant. Peut-être qu'ils n'ont pas tout compris, et qui



pourrait leur jeter la pierre, quand le projet de la Start-up Nation s'énonce à coup de tweets et de conférences dispensées en mauvais anglais? Autrement dit, à la truelle. Peut-être qu'ils n'ont pas fait gaffe sur le moment, parce que c'était plutôt sympathique de se voir désignés comme les hommes (et parfois les femmes, mais c'est quand même plus rare) nouveaux, les bâtisseurs du pays à venir, bref, les forces vives de la nation qui vient. N'empêche que le mal est fait : aujourd'hui, la manière la plus naturelle de critiquer la politique menée par le CEO de l'entreprise France et par son équipe de management, c'est de tourner le monde des start-up en dérision.

Vous vous souvenez de ce petit gars, à l'école primaire, qui n'était pas le plus futé de la classe, mais besogneux, assis au premier rang, prompt à lever le doigt pour répondre, généralement à côté de la plaque? Le professeur, quand il vous faisait la morale à vous et à tous vos camarades, bande de fieffés jocrisses, le présentait comme l'exemple à suivre. Et ça vous énervait, mon Dieu, ça vous énervait! Normal. Du coup, à la récré, pour le fayot, c'était rousté sur rousté. Normal. Eh bien, c'est un peu le même syndrome qui guette aujourd'hui nos amis startupeurs. Croyez-le ou non, mais moi, ça m'attriste profondément. Au fond, j'ai toujours eu de la peine pour ce pauvre Schtroumpf à lunettes qui se faisait victimiser à la sortie de la cantine. Et puis les startupeurs, c'est comme tout, il y en a des biens. J'ai moi-même un ami startupeur, c'est dire. Nul ne peut donc me soupçonner d'en avoir après les start-up!

Dans les quelques dizaines de pages qui suivent, je m'attaque aux tentatives de récupération et d'instrumentalisation politique de la culture start-up.

Avec, je le souhaite de tout cœur, un message d'espoir au bout du tunnel. Non, startupeurs, vous n'êtes pas condamnés à être les idiots utiles d'un



projet qui vous dépasse ! Et si vraiment, vous persistez, eh bien soit ! Mais qu'au moins les choses soient énoncées avec clarté. Jupiter reconnaîtra les siens.

Le programme des réjouissances : aborder le concept de Start-up Nation avec un œil critique, et tâcher de dissiper les vapeurs sucrées, entêtantes, presque écœurantes du langage *bullshit* qui l'entoure. Peut-être bien que sous les formules toutes faites, les slogans qui fleurent bon la com' vermoulue, sous le discours politique qui évoque davantage une conférence TEDx moyenne que les envolées lyriques du Général, il n'y a pas que du vide. C'est un pari un peu fou que je vous invite à faire avec moi : sous tout ce fatras abscons, il y a quelque chose à découvrir. Et je vous préviens, il va falloir creuser, gratter, pelleter... Ô lecteurs, suspendez un instant votre jugement ! Réprimez pour quelques pages ce sourire moqueur qui s'imprime sur vos lèvres à la mention de l'expression Start-up Nation ! Soyons audacieux, et ensemble, prenons cette expression un tant soit peu au sérieux.

Dans un premier temps, j'essaierai d'exposer les rouages du programme économique dont la Start-up Nation prétend être le nom, ce qui, heureusement, a déjà été tenté sous d'autres latitudes. Et sans vouloir divulguer la fin, je peux d'ores et déjà vous dire que certaines des constatations que nous ferons en chemin nous conduiront à quitter le terrain strictement économique pour celui de la morale. La Start-up Nation, c'est moins une affaire de politique économique que de réorientation des aspirations collectives. De la rééducation des peuples en mode cool. Et ça, ce sera pour la seconde partie.

Votre bullshitomètre est sous tension ? Alors, attachez vos ceintures, c'est parti !

PAR UNE BELLE MATINÉE DE JUIN...

La salle est pleine, il fait une chaleur insoutenable. Un sentiment d'attente anxieuse flotte dans le hangar. Et bien entendu, pas une chaise de libre en vue. C'est rageant ! S'il avait mieux monitoré son temps de parole pendant l'ultime session d'*elevator pitch* sur le stand de La Poste, Jean-Blaise serait arrivé avec une bonne heure d'avance, et il ne se retrouverait pas debout au fond à côté de la porte comme un crétin. Il va encore falloir jouer des coudes ! Déjà l'année dernière, la talk d'Emmanuel Macron avait déclenché une sorte de gros ronronnement collectif dans l'assistance. Tu m'étonnes. Il faut dire qu'on n'a tout de même pas l'occasion de se faire brosser dans le sens du poil aussi franchement tous les jours. Mais là, on monte d'un cran : le mec est passé CEO - enfin, président - entre-temps. Et pour la plupart des startuiseurs qui sont venus communier à cette édition 2017 de VivaTech, il n'y a pas de doute : Macron, c'est leur président à eux.

Mais Jean-Blaise, lui, honnêtement, doute encore. Il demande à voir. Le nouveau président de la République a pris ses quartiers à l'Élysée il y a à peine un mois. Le candidat favori de Jean-Blaise, c'était François Fillon. Parce qu'après trente ans d'immobilisme, la France a besoin d'une thérapie de choc.



Il faut réformer, partout, tout le temps. Il faut arrêter de vivre à crédit. Il faut restaurer la compétitivité du pays, retrouver le sens de la grandeur! Et surtout, surtout, il faut arrêter de stigmatiser ceux qui réussissent. La France crève de son égalitarisme. Ça fait quatre générations que la famille de Jean-Blaise subit les assauts répétés de tous ces socialos qui « n'aiment pas les riches », comme le clamait François Hollande il n'y a pas si longtemps. Le 10 mai 1981, Grand-Papa avait tellement peur de voir débarquer les chars soviétiques sur les Champs-Élysées qu'il avait emmené à toute vitesse sa petite famille en Suisse. Tout le monde est rentré au bout de deux semaines d'angoisse. Fausse alerte, heureusement.

Bref, dans la famille de Jean-Blaise, on vote à droite de père en fils.

Macron, il y avait de bonnes choses dans son programme. Mais c'était encore bien tiède, on noyait parfois le poisson. On était loin du dégraissage de 500 000 fonctionnaires du candidat Les Républicains. Après tout, son « ni de droite, ni de gauche », c'est une vieille rengaine, et aujourd'hui, la nation se trouve dans un état critique, dans une situation d'urgence absolue. La seule voie possible, c'est d'être ni de gauche, ni de gauche! Macron, quoi qu'on en dise, a tout de même été ministre dans un gouvernement socialiste. Ça ne se pardonne pas comme ça! Jean-Blaise, qui lit régulièrement le *FT* et *The Economist*, sait bien qu'en anglais, « *liberal* », ça veut quand même un peu dire « de gauche ». Pas facile de faire passer la pilule.

Mais Jean-Blaise, quelque part au fond de lui, il y croit. Dans sa famille, c'est un mouton noir. Un électron libre. Un punk. Papa n'a pas compris quand il a refusé de partir faire ses armes en Fusac et qu'il a préféré lancer sa propre start-up. Il s'est résigné, en pensant qu'il faut bien que jeunesse se passe, et



que Jean-Blaise finira de toute façon par reprendre l'entreprise familiale. Cependant, pour Jean-Blaise, ce serait un échec. Un échec terrible même. Parce qu'en France, en cette fin des années 2010, ce n'est pas très glamour d'être l'héritier d'une bonne famille. Bien sûr, c'est pratique, ça vous assure les arrières, c'est à terme une garantie certaine de succès, mais ça ne s'affiche pas au grand jour. Alors que si vous parvenez à faire sortir de terre une licorne - une start-up valorisée plus de un milliard d'euros ou de dollars - à ce niveau, on s'en cogne un peu. Là, ça change la donne. On oublie vos origines, c'est comme si vous étiez reparti de zéro. Vous pouvez être plein aux as, personne ne viendra vous enquiquiner, parce tout le monde sera d'accord pour dire que vous l'avez mérité. Qu'est-ce qu'ils peuvent dire, les gauchistes, face à un self-made-man à l'américaine, hein? Et ça, en France, ce pays qui entretient une relation pathologique avec l'argent, ça n'a pas de prix!

La vie de startupeur, c'est pas facile tous les jours. Il faut avoir la foi. Dans les *open-spaces*, les *coworking* et les incubateurs, c'est pas toujours rose. C'est dur. Ça paraît fou, mais le bonheur, y compris au travail, ne tient pas qu'à un baby-foot et une salle de sieste. Cela fait deux ans qu'avec son associé Philippe, ils ont créé leur plateforme de partage de lave-vaisselle, WashMachNextDoor. Ils ont levé pas mal de *love money* - surtout auprès de Tante Ségolène, la réduction d'ISF, c'était un argument massue - ça leur a permis de lancer un Minimum Viable Product et de tenir le coup, mais il faut reconnaître que le marché a encore besoin d'être éduqué... C'est qu'il y a du potentiel : entre la diminution des surfaces habitables, les impératifs de la transition écologique et l'aspiration des citoyens à nouer des liens avec leurs voisins, il y a un boulevard. Il faut redonner du sens. À terme, son marché, c'est celui



de la propreté en général, et c'est énorme. Alors où est-ce que ça coince ? Bon, après tout, Amazon a mis plus de dix ans avant de générer son premier dollar de profit. Reste qu'il y a des jours où Jean-Blaise est à deux doigts de jeter l'éponge, où il ne sait plus très bien à quoi ça rime, tout ça. C'est une belle opportunité que d'avoir été sélectionné par La Poste pour pitcher sur son stand à VivaTech. Ils vont pouvoir faire connaître leur produit - enfin, évangéliser - nouer des relations business, peut-être même, on ne sait jamais, éveiller l'intérêt de quelque VC influent... Mais c'est un peu le pitch de la dernière chance.

Jean-Blaise en est là de ses réflexions quand le nouveau président de la République monte sur scène. *Standing ovation*. L'ancien banquier d'affaires joue à domicile. En face, ça commence déjà à ronronner sec. On cause fiscalité et futur de la French Tech, on s'envoie des fleurs avec le sourire *bright*. C'est sympathique, bien qu'attendu. Et tout à coup, dans le flot du discours qui mêle français et anglais avec une aisance qu'on voit rarement chez les hauts fonctionnaires, le diamant brut, le truc dont on sent tout de suite qu'il va marquer son époque, comme si tout l'esprit du temps se retrouvait encapsulé dans une phrase-choc :

« I want France to be a Start-up Nation. A nation that thinks and moves like a start-up². »

Waouh. Une sorte de frisson mystique transperce l'assistance de part en part. Un petit moment de flottement, pendant une seconde, tout le monde se tait, et puis l'explosion. Applaudissements. Cris de joie. Bravo ! Yeah ! Le CEO de l'entreprise France, sûr de son effet, affiche un discret sourire de satisfaction. Alors ça, c'est très fort. Le torse de Jean-Blaise se bombe. Lui qui était il y a encore quelques instants à la limite du découragement, il comprend soudain, à ces paroles, pourquoi il fait tout ça. C'est



une révélation, un sermon sur la montagne de la porte de Versailles. C'est vrai que dans le monde des start-up, vous me passerez l'expression, mais on en chie. Il vient de s'en rappeler, ou peut-être même de le saisir pour la première fois : il n'est pas juste-là pour uberiser le nettoyage de vaisselle. Être start-upeur, c'est beaucoup plus que ça. Et Emmanuel Macron est le seul homme politique qui l'a compris. C'est être le modèle de l'homme nouveau. C'est démontrer au quotidien ce que doit être la France de demain : entreprenante, volontaire, agile, ouverte à la mondialisation, compétitive, pragmatique, technophile. Entreprendre. Faire. Voilà la solution.

Jean-Blaise oublie un instant que sa petite entreprise a neuf chances sur dix de se planter au cours des six prochains mois. Pour la première fois de sa vie, il a le sentiment de participer à quelque chose de plus grand que lui. Bâtir, ensemble, la Start-up Nation!

Même s'il échoue – surtout s'il échoue! – il est maintenant un modèle, un exemple à suivre pour tous ces *insiders* planqués derrière leur CDI, pour tous ces chômeurs qui ne se bougent pas et vivent comme des rois aux crochets de la collectivité, pour tous ces fonctionnaires qui grenouillent mollement dans les marigots kafkaïens de l'administration obèse! L'État, le peuple, la France entière gagneraient à se remodeler sur le modèle de Wash-MachNextDoor!

Car en cet instant, ici, à VivaTech, la vertu, c'est Jean-Blaise qui l'incarne. Le nouveau monde, c'est lui. Grâce à Macron!

La nation est morte, vive la Start-up Nation!

Et tant pis si ça déplaît à Papa...

PREMIÈRE PARTIE

**LA START-UP
NATION, OU
LA POLITIQUE
ÉCONOMIQUE
POUR
LES NULS**

TA MÈRE EST UNE START-UP!

Je pars du principe que vous êtes une personne normalement constituée et saine d'esprit. En conséquence, une Start-up Nation, vous n'avez à peu près aucune idée de ce que ça peut bien vouloir dire. Ne le prenez pas mal, surtout, ce n'est pas un reproche. Au contraire : vous avez probablement une vie, une famille, un travail, et vous avez donc autre chose à faire que méditer sur le sens caché des tweets d'Emmanuel Macron. Chacun son fardeau. Bref. Vous entendez l'expression de temps à autre à la radio, vous tombez parfois sur le hashtag *#StartupNation*, vous trouvez ça plutôt cool, ou ça vous arrache à l'inverse un ricanement méprisant. Pourtant vous ne savez pas ce que c'est. Et pour tout vous dire, moi non plus.

C'est un peu ça le problème avec cette histoire de Start-up Nation : personne, et surtout pas ses promoteurs, n'a pris la peine de faire sortir le concept de son épaisse gangue de *bullshit*. Tout cela relève de la formule qu'on balance comme ça, au détour d'un discours, pour faire cool et moderne devant un parterre de startupeurs en goguette, ou, au contraire, qu'on brandit dans un billet humoristique radiophonique pour moquer le pouvoir en place à peu de frais. Question de sensibilité. Ce qui ne nous avance, il faut bien le reconnaître, pas des masses.

Je commencerai cet opuscule par une tentative de définition. Ça sert toujours. Quand on y regarde



de plus près, on se rend vite compte que l'expression Start-up Nation se compose de deux mots : « Start-up », et « Nation ». Là, vu la sagacité de cette observation, vous sentez tout de suite le type qui a produit de la dissertation de philo à la chaîne. Ça impressionne, je sais. C'est un métier. Pour ce qui est de la nation, étant donné que je n'ai pas signé pour un bouquin de 600 pages avec mon éditeur et que je suis d'un naturel foncièrement flemmard, je vais faire l'impasse. Vous irez lire Renan et Fichte, vous vous ferez votre petite tambouille perso pour voir où vous vous situez entre la conception française et la conception germanique, et on dira que c'est bon. Essayez juste, s'il vous plaît, de ne pas devenir fan d'Éric Zemmour au cours de l'opération. Je m'en voudrais.

C'est fait ? Donc pour la nation, c'est réglé. On fera comme si. Reste la partie « Start-up ». Et là, ça se corse. Déjà, parce qu'Ernest Renan, il n'a pas écrit grand-chose sur le sujet, ce qui ne m'arrange pas. Mais surtout parce que ces dernières années, on a accumulé tant de couches sédimentaires de *bullshit* sur ce malheureux concept de start-up qu'on ne sait vraiment plus ce que ça pouvait bien vouloir dire à l'origine.

C'est bien simple : aujourd'hui, on se demande bien ce qui ne peut pas revendiquer le sobriquet de start-up. Ton autoentreprise de conseil en communication *corporate* ? Start-up ! La PME de province que tu as héritée de papa et dont le réfectoire est désormais affublé d'un superbe baby-foot ? Start-up ! Le *food-truck* dans lequel tu vends des sandwichs fusion péruvo-coréens ? Start-up ! Tu as fait un voyage linguistique à San Francisco en fin de 3^e ? Tu es un startupeur ! Tu as tout plein de stickers sur ton ordinateur portable et tu as mis les pieds au moins une fois dans un espace de *coworking* ? Tu es un startupeur ! Tu t'exprimes avec aisance dans un insupportable mélange de français et d'anglais approximatif et au



fond, tu ne sais pas vraiment ce que tu racontes? Tu es un startupeur! Ta relation polyamoureuse, que tu pilotes *via* Tinder, ce qui te permet de maximiser le nombre d'expériences tout en sauvegardant le capital confiance que tu possèdes à 50-50 avec ta femme, c'est une start-up. Ta vie, c'est une start-up. La France est une start-up! Ta mère est une start-up!

Pardon. Je m'égare.

Tout ça pour dire que dans ces conditions, définir ce qu'est une start-up finit par devenir coton. Il va falloir procéder avec méthode. Wikipedia, jamais avare de bons mots, nous apprend des choses intéressantes quant à son étymologie. Je cite :

« Le mot "start-up" est un mot anglais d'origine américaine, ellipse de "start-up company", qui signifie "société qui démarre". »

Déjà, je note - et vous devriez vous aussi - que « start-up » désigne un état transitoire plutôt qu'un genre d'entreprise bien défini. Ça veut dire que Renault et le pâté Hénaff aussi, à un moment de leur histoire, ont un peu été des start-up. À leur manière. Et ça veut dire aussi que si au bout de vingt ans d'existence, ta boîte rentre encore dans la catégorie start-up, c'est qu'elle est atteinte d'un syndrome de Peter Pan carabiné, et qu'il est temps de s'inquiéter. Alors petite start-up deviendra grande, forcément? Là encore, c'est plus compliqué que ça.

Arrêtons de tourner autour du pot : une start-up, c'est une entreprise qui a été fondée dans un garage. Point. Le garage de M. et Mme Jobs. L'atelier de Sergey Brin. La cabane au fond du jardin de Jeff Bezos. Enfin ça, c'était il y a quarante ans, l'âge glorieux des Héros. Et aux États-Unis, de préférence, parce que dans les autres pays, on n'a pas de garage : la Start-up Nation est sortie de la cuisse de la Driving Society. Mais il ne faut pas désespérer Station F : ça participe de la mythologie de la chose. De nos jours,



les start-up poussent plutôt dans des incubateurs – ce qui n'est pas exactement la même chose que l'élevage de volailles en batterie – et se pressent pour pitcher leur boîte en 120 secondes sur le stand de SAP, d'Orange ou de quelque autre *Sugar Company* à Viva-Tech – ce qui n'est pas tout à fait la même chose qu'un Salon de l'agriculture où des *millennials* « qui sont les changements qu'ils veulent voir dans le monde » auraient grand-replacé les vaches et les moutons.

Une start-up, c'est donc une entreprise en phase de démarrage dans un garage. Peut-on se satisfaire de cette définition et passer à autre chose ? Si seulement ! Par exemple, en 1903, quand William S. Harley et Arthur Davidson assemblent leur première motocyclette dans leur cabanon de bois de Milwaukee, techniquement, à l'époque, c'est une start-up. Vous trouvez que Harley-Davidson, aujourd'hui, ça fait Start-up Nation ? Probablement pas, et vous avez raison : dans la Start-up Nation, on ne porte pas de marcel clouté en cuir ni de bandana, on ne bâfre pas des *T-bone steaks* de 800 grammes avant d'enfourcher son terrible engin en beuglant du Johnny à tue-tête. C'est surtout que le terme de « start-up » n'est devenu un substantif que vers la fin des années 1990 – dans nos contrées, s'entend – dans les quelques années qui ont précédé l'éclatement de la bulle des *dot-com*. Depuis lors, le mot désigne une entreprise du secteur des technologies, qui ne nécessite pas de gros apports en capital préalables (sauf exception, pas besoin d'investir dans d'onéreuses machines-outils du type tourneuse-fraiseuse ou métier à tisser). Quand j'étais petit, la presse économique ne cessait de s'émouvoir de la possibilité de créer sa boîte dans les « technologies de l'information » avec juste un euro en poche. Ça avait l'air chouette. Ça, c'est vraiment au tout début. Parce que généralement, la start-up, elle vise l'hypercroissance – ce qui explique la tendance



qu'ont les startupeurs en herbe à écrire «*sky is the limit*³» sur les murs de leur espace de travail - et compte sur des levées de fonds à répétition pour compenser son absence, provisoire mais pas toujours, de modèle économique. Ce qu'on appelle dans le milieu «*cramer du cash*». Et ça peut durer longtemps. «*Fake it until you make it*⁴», qu'ils disent. Toutes ces raisons font qu'une start-up est une aventure structurellement risquée, ce qui se reflète dans un taux d'échec élevé : de l'ordre de 9 plantages en beauté sur 10. Au doigt mouillé.

Ce qui nous permet de conclure : une start-up, c'est une entreprise en devenir - en devenir de quoi ? Vous en avez de ces questions ! - et qui a moins d'une chance sur dix de ne pas se vautrer, et qui dans 1 cas sur 1000 peut finir en licorne. Un animal mythologique autrement plus sympathique que le Léviathan, au hasard... Généralement, on est dans le numérique. Mais pas toujours. Mais souvent. Et surtout, c'est *cool by design*. Agile. Innovant. Les forces vives de la nation.

Maintenant que vous êtes à peu près au clair sur ce qu'est et sur ce que n'est pas une start-up, vous êtes en droit de vous demander comment, par tous les diables, il est possible de construire une nation entière avec des garages à licornes en guise de briques. Et c'est une excellente question. Je me la pose d'ailleurs moi-même assez régulièrement en me rasant.

C'est donc ce que nous allons tâcher d'élucider ensemble dans cette première partie : si cette histoire de Start-up Nation n'est pas qu'un coup de com' un peu vaseux, s'il s'agit d'un projet politique, en quoi peut-il bien consister ? Programme économique ? Projet éducatif ? Refonte du modèle social ?

Le suspense est à couper au couteau, n'est-il pas ?